3 1761 08266029 1

Grenet-Dancourt, Ernest
L'abbé Vincent

PQ
2269
G5[illegible]7

L'Abbé Vincent

1,50 f.

L'ABBÉ VINCENT

COMÉDIE

ésentée pour la première fois à Paris, sur le théâtre national de l'Odéon,
le 13 avril 1891.

BIBLIOTECA
CENTRAL
ESPECIALES

DU MÊME AUTEUR :

LA NUIT TERRIBLE, 20e édition.	» 50
ADAM ET ÈVE, 8e édition.	» 50
LES VOYAGES, 8e édition.	» 50
LES JOIES MATRIMONIALES, 4e édition	» »
LES ENFANTS DE L'IVROGNE, 3e édition.	» 75
UNE DISTRACTION, 5e édition.	1 »
PARIS, 12e édition	1 »
LA CHASSE, 12e édition.	1 »
LA VIE, 16e édition.	1 »
L'HOMME QUI BAILLE, 3e édition.	1 »
LE BON DIEU, 8e édition.	1 »
J'AI RÊVÉ, 3e édition	1 »
L'ANCIEN TEMPS, 3e édition.	1 »
LE MATADOR, 2e édition.	1 »
THERMIDOR, 2e édition	1 »
QUELQUES MOTS SUR LA LECTURE ET LA PAROLE.	» 50
MONOLOGUES COMIQUES ET DRAMATIQUES, 1 vol. grand in-18 jésus, 12e édition.	3 50

— THÉATRE —

RIVAL POUR RIRE, comédie en un acte (Odéon) . .	1 50
LES NOCES DE MADEMOISELLE LORIQUET, comédie en trois actes (Cluny).	2 »
DIVORÇONS-NOUS ? comédie en un acte (Cluny). . .	1 »
LA FEMME, comédie en un acte (Palais-Royal). . .	1 »
TROIS FEMMES POUR UN MARI, comédie-bouffe en trois actes (Cluny).	2 »
OSCAR BOURDOCHE, comédie en un acte (Cluny). .	1 50
LA BANQUE DE L'UNIVERS, comédie en cinq actes (Ambigu).	2 »
LES MARIÉS DE MONGIRON, comédie-bouffe en trois actes (Cluny)	2 »
HYPNOTISÉE! comédie en un acte	1 50
RIGOBERT, vaudeville en trois actes, collaborateur M. P. Burani (Cluny)	2 »
LA REVANCHE DU MARI, comédie en trois actes, collaborateur M. F. Cohen (Déjazet)	2 »
LA SCÈNE A FAIRE, comédie conjugale en un acte	1 »

Imprimerie générale de Châtillon-sur-Seine. — M. Papin.

L'ABBÉ VINCENT

COMÉDIE EN UN ACTE

PAR

E. GRENET-DANCOURT

PARIS
PAUL OLLENDORFF, ÉDITEUR
28 *bis*, RUE DE RICHELIEU, 28 *bis*

1891

Droits de traduction, de reproduction et de représentation réservés.

BIBLIOTHÈQUE ROYALE
BRUXELLES

PQ
2269
G5A7

Digitized by the Internet Archive
in 2009 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/labbvincentcom00gren

A

MONSIEUR POREL

DIRECTEUR DU THÉATRE NATIONAL DE L'ODÉON

Hommage affectueux et reconnaissant.

E. G.-D.

PERSONNAGES :

L'ABBÉ VINCENT, 58 ans.	MM. Cornaglia.
JACQUES DE RIGNY, 24 ans.	Gauthier.
SCHOLASTIQUE, servante de l'Abbé, 60 ans.	Mmes Crosnier.
LA COMTESSE DE RIGNY, 48 ans. .	Solesmes.
THÉRÈSE, filleule de l'Abbé, 18 ans. .	Mlle L. Duluc.

La scène se passe de nos jours, au presbytère du village de Rigny.

Pour la mise en scène, s'adresser à M. Foucault, régisseur général du théâtre de l'Odéon.

L'ABBÉ VINCENT

Le théâtre représente un petit salon très modestement meublé. Au fond, baie vitrée donnant sur un jardin ; portes latérales. A gauche, un harmonium ; à droite, une cheminée surmontée d'une statue de la Vierge et de deux grands vases. En scène à droite, une table surchargée de livres ; près de la table, un grand fauteuil. — Tableaux de sainteté. Meubles divers. — Au lever du rideau, Scholastique, assise près de l'harmonium, tricote ; Thérèse place des fleurs blanches dans les vases qui sont sur la cheminée.

SCÈNE PREMIÈRE

THÉRÈSE, SCHOLASTIQUE.

THÉRÈSE.

Et... le père Mathurin ?

SCHOLASTIQUE.

Il est mort.

THÉRÈSE.

Ah... Et ?... sa femme ?

SCHOLASTIQUE.

Elle va mieux.

THÉRÈSE.

Elle a été malade ?

SCHOLASTIQUE.

Oui.

THÉRÈSE.

C'est sans doute la mort de son mari qui l'a...

SCHOLASTIQUE.

Non, c'est un chaud et froid.

THÉRÈSE.

Et la mère François, vit-elle toujours ?

SCHOLASTIQUE.

Toujours.

THÉRÈSE, après un temps.

Et...

SCHOLASTIQUE.

Encore !... Ah! vous n'êtes pas changée, mademoiselle Thérèse !... Toujours aussi curieuse et aussi questionneuse que lorsque vous étiez petite.

THÉRÈSE, riant.

Et toi, ma pauvre Scholastique, toujours aussi maussade et aussi grondeuse qu'autrefois. (Se rapprochant de Scholastique.) Voyons, voilà trois ans que je ne suis pas sortie du couvent, trois ans que je ne suis venue ici, au presbytère, trois ans, enfin, que je n'ai revu ce village, où s'est écoulée mon enfance, n'est-il pas naturel qu'en arrivant je demande des nouvelles de tous et que je m'informe de ce qui s'est passé en mon absence ? (D'un ton dégagé.) Tiens ! tu m'appelles curieuse et je ne t'ai même pas demandé ce que devenait notre châtelaine.

SCHOLASTIQUE.

Madame la comtesse de Rigny ?

THÉRÈSE.

Est-elle toujours en bonne santé ?

SCHOLASTIQUE.

Dieu merci, la chère dame !

THÉRÈSE, après un temps.

Est-ce qu'elle habite le château en ce moment ?

SCHOLASTIQUE.

Vous savez bien qu'elle reste à Rigny toute l'année.

THÉRÈSE.

C'est vrai, je l'avais oublié. (Après un nouveau temps et avec un peu d'hésitation.) Et... son fils ?... Car elle avait un... fils, il me semble.

SCHOLASTIQUE.

Pardi ! Vous l'avez assez souvent vu au presbytère, pour vous en souvenir.

THÉRÈSE, feignant l'étonnement.

Il venait ici, chez mon parrain ?

SCHOLASTIQUE.

Mais tous les jours pour sa leçon de latin... Comment, vous ne vous le rappelez pas ?

THÉRÈSE.

Si, si, attends, je crois en effet me... Ne s'appelait-il pas André... ou Paul ?

SCHOLASTIQUE.

Il s'appelle Jacques.

THÉRÈSE, jouant l'indifférence.

Jacques, — c'est vrai, — Jacques de Rigny. — Comme on oublie vite, mon Dieu ! (Après un temps.) Et... sa femme, est-elle jolie ?

SCHOLASTIQUE, étonnée.

Sa femme ?

THÉRÈSE, d'un ton léger.

Eh bien, oui, sa femme. (Avec un peu d'hésitation.) Est-ce qu'il n'est pas marié ?

SCHOLASTIQUE.

Lui ? Pas le moins du monde.

THÉRÈSE, avec une joie contenue.

Ah !

SCHOLASTIQUE.

Et c'est bien ce qui fait le désespoir de madame la comtesse.

THÉRÈSE.

Ah ! madame de Rigny voudrait que son fils se mariât?

SCHOLASTIQUE.

Oui, mais le fils ne semble pas pressé d'obéir à la mère.

THÉRÈSE.

Vraiment ?

SCHOLASTIQUE.

Je sais bien que dans ce monde-là, on ne se marie pas aussi facilement que dans le nôtre.

THÉRÈSE.

Pourquoi donc ?

SCHOLASTIQUE.

Pourquoi ? Parce que monsieur le comte Jacques de Rigny ne peut épouser qu'une jeune fille ayant même fortune et même rang que lui et qu'on ne rencontre pas toujours.....

THÉRÈSE, rêveuse.

C'est juste, on ne rencontre pas toujours...

SCHOLASTIQUE.

Cependant je crois que madame la comtesse a enfin trouvé son affaire et va profiter du séjour de son fils au château.....

THÉRÈSE, vivement.

Jacques est ici ?

SCHOLASTIQUE, surprise.

Jacques ?

THÉRÈSE, confuse.

J'ai voulu dire... monsieur de Rigny.

VOIX DE L'ABBÉ, au dehors.

Scholastique !

SCHOLASTIQUE, se levant vivement et allant au fond.

Voilà !

THÉRÈSE.

Mon parrain !

VOIX DE L'ABBÉ, toujours au dehors.

Thérèse est-elle avec vous ?

SCHOLASTIQUE, au fond.

Oui, monsieur le curé.

THÉRÈSE, rêveuse.

Même fortune et même rang que lui!...

Elle laisse tomber machinalement les fleurs qu'elle a dans les mains. — L'abbé paraît au fond : il porte un tablier de jardinier par dessus sa soutane et un chapeau de paille à larges bords sur la tête.

SCÈNE II

SCHOLASTIQUE, THÉRÈSE, L'ABBÉ.

L'ABBÉ, au fond.

Eh bien, mademoiselle ma filleule, c'est ainsi que vous faites les commissions?... Je vous envoie ici chercher mon sécateur et...

Il jette son chapeau sur une chaise.

THÉRÈSE.

Que je suis étourdie !

SCHOLASTIQUE, à part.

Linotte !

THÉRÈSE, vivement.

Où est-il ?... Je vais....

L'ABBÉ, la retenant.

Reste, je suis exténué et vais me reposer un peu.

Il ôte son tablier.

THÉRÈSE.

C'est cela, dans ce fauteuil.

L'ABBÉ, donnant son tablier à Scholastique et s'asseyant.

Ah ! je suis en nage.

Il s'éponge le front avec un mouchoir à carreaux.

SCHOLASTIQUE.

Il n'y a pas de bon sens non plus de jardiner par une chaleur pareille.

L'ABBÉ, doucement.

Vous avez raison, Scholastique.

THÉRÈSE.

Parrain, vous devriez boire un doigt de bon vin... Cela vous remettrait.

SCHOLASTIQUE.

Il n'y a pas de bon vin ici, mademoiselle.

L'ABBÉ.

Je vous assure, Scholastique, que mon vin est très bon.

SCHOLASTIQUE, avec humeur.

Vous voulez dire... votre piquette.

L'ABBÉ.

J'aime la piquette, moi.

SCHOLASTIQUE.

Eh bien, si vous l'aimez, vos confrères des environs ne l'aiment guère, et quand par hasard ils viennent déjeuner ici, ils font une jolie grimace en la dégustant.

L'ABBÉ, surpris.

Vraiment ?

SCHOLASTIQUE.

Comme je vous le dis.

L'ABBÉ.

Eh ! bien, dorénavant, Scholastique, je... ne les inviterai plus.

SCHOLASTIQUE.

Ah ! c'est qu'ils ont tous des caves bien montées, eux, tandis que vous... tandis qu'ici... (Changeant de ton.) Tenez, c'est humiliant pour la paroisse.

L'ABBÉ.

Pourquoi, Scholastique ?

SCHOLASTIQUE, sans l'entendre.

Si encore vous gardiez pour vous les bonnes bouteilles que madame la comtesse vous envoie de temps en temps !... Mais non, à peine vous les a-t-on offertes, que vous courez les porter à... à des gens de rien...

L'ABBÉ.

Vous voulez dire à des malades, Scholastique.

SCHOLASTIQUE, continuant.

Qui avalent cela, sans même vous dire merci.

L'ABBÉ.

Il me suffit qu'ils l'avalent.

SCHOLASTIQUE.

Et il en est de même de tout : monsieur le curé, mademoiselle, n'a jamais rien eu et n'aura jamais rien à lui... Vous croyez peut-être que l'argent qu'il gagne il

le met de côté pour ses vieux jours ?... Ah ! bien oui !... Il préfère le donner à des... à des gens...

THÉRÈSE, souriant.

Qui n'en ont pas sans doute ?

L'ABBÉ.

Bien, Thérèse.

SCHOLASTIQUE.

Ah ! vous aussi, vous soutenez votre parrain, mademoiselle Thérèse ?... Allez, soutenez-le... Cela ne l'empêchera pas, voyez-vous, de mourir un jour sur la paille.

L'ABBÉ.

C'est sur la paille, que le Sauveur est né, Scholastique.

SCHOLASTIQUE.

Si encore vous pouviez espérer, en retour de tout ce que vous faites, une récompense quelconque ! Mais non, ceux à qui vous faites du bien se moquent de vous, et le Conseil municipal lui-même...

L'ABBÉ.

Le Conseil municipal ?...

SCHOLASTIQUE.

Vient de vous retirer ce qu'il vous donnait.

L'ABBÉ.

Ce n'est pas du Conseil municipal, Scholastique, que j'attends la récompense dont vous parlez.

SCHOLASTIQUE.

D'accord, mais pourquoi vous avoir privé d'une partie de votre traitement ?

L'ABBÉ.

Parce qu'on a jugé sans doute que je pouvais m'en passer.

SCHOLASTIQUE.

Ah ! tenez, vous me feriez sortir de mon caractère.

L'ABBÉ.

Il est préférable alors, Scholastique, que vous sortiez d'ici.

SCHOLASTIQUE, remontant.

Je m'en vais.

L'ABBÉ.

C'est cela.

SCHOLASTIQUE, redescendant.

Mais... Je m'en vais.

Elle remonte et sort par la gauche.

SCÈNE III

THÉRÈSE, L'ABBÉ.

THÉRÈSE.

Savez-vous, parrain, que depuis dix minutes, je vous admire.

L'ABBÉ.

Parce que j'ai patiemment essuyé les rebuffades de cette brave Scholastique?... Que veux-tu ? — C'est une digne et excellente femme, qui n'a qu'un tort, celui de mal comprendre le rôle du prêtre et de ne voir en tout et par dessus tout que mon intérêt... Parce que, quelquefois, je me prive un peu...

THÉRÈSE, souriant.

C'est-à-dire : beaucoup et souvent.

L'ABBÉ, continuant.

Elle s'imagine que je vais tomber malade et mourir.

Or, tu vois que pour un moribond, je me porte assez bien. — Aussi, je la laisse dire et...

THÉRÈSE, l'interrompant.

Vous continuez à porter votre vin aux malades et votre argent aux pauvres?

L'ABBÉ.

Et, aux uns et aux autres, la parole qui console et réconforte! C'est une si douce joie, vois-tu, lorsqu'on pénètre dans ces hideux taudis où se réfugie, honteuse, la misère, de pouvoir dire aux malheureux qui sont là, mourant de faim et grelottant de froid : « Mangez et réchauffez-vous! » Ils se moquent de moi, dit Scholastique... Que m'importe, si, en les quittant, je puis me dire: tout à l'heure ils avaient faim et froid, et maintenant, ils ont chaud et sont rassasiés; tout à l'heure, ils désespéraient, et maintenant, ils espèrent! Mais, hélas! le nombre de ces misères est incalculable et pour les secourir toutes, il faudrait... il faudrait... Ah! si j'étais riche, mon enfant, si j'étais riche, comme... (Changeant de ton.) Ah ! comme je serais pauvre, si j'étais riche!

THÉRÈSE.

Mon bon parrain.

L'ABBÉ.

Allons ! C'est assez discourir... C'est demain fête, et, si tu le veux bien, mon enfant, tu vas t'asseoir devant cet harmonium et me faire répéter la messe que je n'ai pas chantée à l'orgue depuis un temps infini.

THÉRÈSE, s'asseyant devant l'harmonium.

L'instituteur ne vient donc plus...

L'ABBÉ.

On le lui a défendu.

THÉRÈSE.

Pourquoi?

L'ABBÉ.

C'est de la politique, — tu ne comprendrais pas. (Changeant de ton.) Voyons, par quoi commençons-nous ?

THÉRÈSE.

Par le « *Pater* », si vous voulez ?

L'ABBÉ.

Soit !

THÉRÈSE, préludant sur l'harmonium.

Vous y êtes, parrain ?

L'ABBÉ.

J'y suis ! (Chantant.) *Pater noster qui es in cœlis.*

THÉRÈSE, s'arrêtant.

Parrain !...

L'ABBÉ.

Mon enfant ? (Chantant.) *Sanctificetur nomen tuum.*

THÉRÈSE.

Je voudrais vous demander un renseignement...

L'ABBÉ.

Sur quoi ? (De même.) *Adveniat regnum tuum.*

THÉRÈSE, avec hésitation.

Sur... l'amour...

L'ABBÉ, chantant plus fort.

Fiat voluntas tua.

THÉRÈSE.

Qu'est-ce... que c'est... que l'amour ?

L'ABBÉ, un peu brusquement.

Un sentiment divin (Chantant.) « *Sicut in cœlo et in terrâ.* »

THÉRÈSE.

Alors... ce n'est pas un péché... d'aimer ?...

L'ABBÉ.

Au contraire. (Chantant.) « *Panem nostrum quotidianum da nobis hodie.* »

THÉRÈSE.

Et... quand celui qu'on aime... ne vous aime pas...

L'ABBÉ, chantant.

« *Et dimitte nobis debita nostra sicut et nos dimittimus debitoribus nostris.* »

THÉRÈSE, continuant.

Peut-on, sans pécher, conserver au fond de son cœur l'amour qu'on a pour lui ?

L'ABBÉ, chantant.

« *Et ne nos inducas in tentationem.* »

THÉRÈSE, chantant d'une voix presque éteinte.

« *Sed libera nos a malo.* »

L'ABBÉ, d'une voix forte.

« *Amen* ! »

THÉRÈSE. se retournant vers l'abbé.

Voilà !... Maintenant ?...

L'ABBÉ, lui prenant les mains et la faisant lever.

Maintenant, ma chère fille, tu vas m'ouvrir ton petit cœur et me faire tes confidences.

SCÈNE IV

LES MÊMES, SCHOLASTIQUE, puis LA COMTESSE.

SCHOLASTIQUE, au fond.

Monsieur le curé, madame la comtesse de Rigny demande à vous parler.

L'ABBÉ, vivement.

Faites entrer, madame la comtesse, Scholastique !

SCHOLASTIQUE, s'effaçant.

Entrez, madame la comtesse.

LA COMTESSE, tendant la main à l'abbé.

Bonjour, l'abbé.

L'ABBÉ, serrant la main de la comtesse.

Madame !...

SCHOLASTIQUE, offrant un siège.

Si madame la comtesse veut s'asseoir...

LA COMTESSE, sans s'asseoir.

Merci, ma bonne. (Montrant Thérèse à l'abbé.) Votre filleule, je crois ?

L'ABBÉ, s'inclinant.

Ma filleule !

THÉRÈSE, saluant.

Madame !

LA COMTESSE, d'un ton protecteur.

Bonjour, petite, bonjour !

Thérèse sort par la gauche avec Scholastique.

SCÈNE V

L'ABBÉ, LA COMTESSE.

LA COMTESSE, regardant s'éloigner Thérèse.

Très jolie et fort grand air. (A l'Abbé.) C'est une enfant que vous avez adoptée, je crois ?

L'ABBÉ.

Oui, madame la comtesse.

LA COMTESSE.

Orpheline ?

L'ABBÉ.

Orpheline.

LA COMTESSE.

Est-ce qu'elle n'est plus au couvent ?

L'ABBÉ.

Depuis hier !

LA COMTESSE, d'un ton indifférent.

Ah ? (S'asseyant et changeant de ton) Mon cher abbé, vous voyez devant vous la plus triste et la plus malheureuse des mères.

L'ABBÉ, avec intérêt.

Vous, triste et malheureuse, Madame ?

LA COMTESSE.

Mon fils me désespère.

L'ABBÉ.

Comment cela ?

LA COMTESSE.

Vous savez qu'il est au château depuis huit jours ?

L'ABBÉ.

Je le sais et suis surpris même de ne pas l'avoir encore vu au presbytère.

LA COMTESSE.

Il sera ici dans quelques instants; il m'a quittée pour entrer chez un de nos gardes et j'en ai profité pour le devancer et venir vous parler un peu de lui.

L'ABBÉ, s'asseyant.

Je vous écoute... Voyons, quel crime abominable a commis ce cher enfant ?

LA COMTESSE, vivement.

Ne plaisantez pas, — c'est grave.

L'ABBÉ, un peu effrayé.

Ah ! mon Dieu !

LA COMTESSE.

D'abord, je crois qu'il a une maîtresse !

L'ABBÉ, avec embarras.

Ah ?...

LA COMTESSE.

Mon Dieu, je fermerais volontiers les yeux sur ses folies, si, d'un autre côté, Jacques ne se montrait pas rebelle à toute idée de mariage.

L'ABBÉ.

Voilà qui est plus sérieux !

LA COMTESSE.

J'ai beau sermonner, supplier, ordonner, rien n'y fait.

L'ABBÉ.

Peut-être n'a-t-il pas encore trouvé....

LA COMTESSE, vivement.

J'ai trouvé pour lui.

L'ABBÉ.

Ce n'est pas tout à fait la même chose.

LA COMTESSE.

Une jeune fille — plutôt laide que jolie — j'en conviens...

L'ABBÉ.

Tant pis !

LA COMTESSE, continuant.

Mais dont la race vaut la nôtre et dont la fortune....

L'ABBÉ, avec un peu d'hésitation.

Peut-être monsieur le comte fait-il bon marché de la race et de la fortune et préférerait-il.....

LA COMTESSE, se levant.

Une mésalliance, alors ?

L'ABBÉ, même jeu.

Qu'appelez-vous mésalliance ?

LA COMTESSE.

Eh ! parbleu, l'union de deux êtres n'ayant pas dans la société même fortune et même rang...

L'ABBÉ, gravement.

Et moi, j'appelle mésalliance toute union qui n'est ni motivée ni sanctifiée par l'amour.

LA COMTESSE.

Ce qui revient à dire, l'abbé, que vous refusez de servir mes projets.

L'ABBÉ.

Ce qui revient à dire, madame la comtesse, que si le cœur de votre fils est libre, je lui conseillerai d'aimer, s'il le peut, celle que vous lui destinez... Mais encore une fois, songez que dans le mariage, l'amour seul...

LA COMTESSE.

Eh ! le mariage ! l'amour !... En vérité, vous parlez de ces choses, comme si...

L'ABBÉ, l'interrompant.

Comme si j'avais aimé moi-même.... C'est, qu'en effet, avant d'être dans les ordres, j'ai aimé, profondément aimé et profondément souffert de mon amour. Celle qu'avait choisie mon cœur était de grande maison... Naïvement, nous avions échangé notre foi, et, naïvement aussi, nous nous sommes aimés, jusqu'au jour où il me fut signifié que l'obscurité de mon origine et de mon nom m'interdisait toute espérance. Quelque temps après, sa famille lui faisait épouser un homme de son monde, et, le même jour, j'entrais au séminaire. — C'est tout. — Je vous ai dit mes souffrances, peut-être un jour vous dirai-je les siennes. (Changeant de ton.) En atten-

dant, madame la comtesse, veuillez m'apprendre le nom de celle que vous destinez à votre fils, et je vous promets de tout tenter pour le résoudre à conclure l'alliance que vous souhaitez.

LA COMTESSE.

Il s'agit de mademoiselle Séverine de Ronsac.

L'ABBÉ.

Vous aviez raison quand vous disiez qu'elle n'était pas jolie.

LA COMTESSE, vivement.

Je vous assure qu'il y a des jours où elle est très bien.

L'ABBÉ, à mi-voix.

Si on savait lesquels.

LA COMTESSE, sans l'entendre.

La terre de Ronsac touche à la nôtre, et Séverine étant fille unique, mon fils pourra, après la mort des parents de sa femme, réunir les deux terres et se trouvera alors à la tête du plus beau domaine du département et même de France.

L'ABBÉ.

Croyez que je ferai valoir aux yeux du comte ces divers avantages ; croyez surtout que je lui dirai en quelle estime je tiens la charité et les vertus de mademoiselle de Ronsac.

LA COMTESSE.

Je vous en prie, usez sur lui de tout votre pouvoir et tâchez de le décider.

L'ABBÉ.

Je vous le promets.

LA COMTESSE.

Malgré tout ce que vous m'avez pu dire, voyez-vous, je frissonne à la seule pensée que Jacques, qui a bien la

nature la plus romanesque qui se puisse voir, peut tout à coup s'éprendre de quelque fille de manants et l'épouser.

L'ABBÉ, souriant.

Vous oubliez, madame la comtesse, que je suis un peu des manants dont vous parlez...

LA COMTESSE, un peu confuse.

Pardon.

L'ABBÉ, malicieusement.

Et que, sauf votre respect, vous serez peut-être bien aise que l'un de ces manants-là vous fasse une petite place près de lui, quand vous arriverez là-haut.

LA COMTESSE, riant.

Croyez-vous, l'abbé, qu'on sera serré à ce point-là?

L'ABBÉ, souriant.

Le prêtre le désire et l'espère!

SCÈNE VI

LES MÊMES, THÉRÈSE, puis SCHOLASTIQUE.

THÉRÈSE.

Monsieur le comte de Rigny vient d'arriver au presbytère, Madame.

L'ABBÉ.

Où est-il, ce cher enfant?

THÉRÈSE.

Je l'ai aperçu de loin en train d'attacher son cheval à la grille du jardin.

SCHOLASTIQUE, entrant en courant.

Monsieur le curé, voici monsieur le comte!

LA COMTESSE, vivement.

Je ne veux pas qu'il me retrouve ici!

L'ABBÉ, indiquant la porte de droite.

Alors, sortez par là.

LA COMTESSE, sur le seuil.

Et lorsque vous lui aurez parlé, dites-lui de me rejoindre.....

L'ABBÉ.

Où cela?

LA COMTESSE.

Au château de Ronsac!

Elle sort par la droite.

THÉRÈSE, à part.

Au château de Ronsac!

Jacques paraît au fond en tenue de cheval et cravache à la main.

SCÈNE VII

L'ABBÉ, THÉRÈSE, SCHOLASTIQUE, JACQUES.

JACQUES, au fond.

Bonjour, mon cher curé!

L'ABBÉ.

Bonjour, monsieur le comte!

JACQUES, gaiement.

Monsieur le comte!... Voulez-vous bien m'appeler « Jacques » comme autrefois et m'embrasser tout de suite.

L'ABBÉ, se jetant dans ses bras.

Mon cher enfant!

Ils s'embrassent.

JACQUES.

Ma mère est partie?

L'ABBÉ.

Comme vous arriviez!

JACQUES.

En effet, sa voiture était encore devant le presbytère, lorsque...

L'ABBÉ, montrant la porte de droite.

Madame votre mère est sortie par cette porte, (Montrant la porte du fond.) pendant que vous entriez par celle-ci?

JACQUES.

C'est donc cela. (A part.) Maman s'en va quand j'arrive... Hum! voilà une sortie qui me paraît... (Haut.) Et toi, ma vieille Scholastique, tu n'as rien à me dire?

SCHOLASTIQUE.

Mais si, j'ai à dire à monsieur le comte que je suis bien heureuse de lui voir si bonne mine.

THÉRÈSE, à part.

Il ne m'a pas reconnue.

JACQUES, regardant Thérèse.

Eh! mais... je ne me trompe pas... c'est vous... Thérè... mademoiselle Thérèse?

L'ABBÉ.

Mais, oui, c'est elle en personne.

JACQUES, gaîment.

Que je suis content de vous revoir... (Tendant la main à Thérèse.) Voulez-vous me donner la main?

THÉRÈSE, lui donnant la main.

Avec plaisir, monsieur le comte.

JACQUES, serrant la main de Thérèse.

Vous permettez, l'abbé?

L'ABBÉ, moitié grondant.

Il est bien temps de le demander.

JACQUES, à Thérèse, après l'avoir regardée longuement.

Vous n'êtes plus au couvent?

THÉRÈSE.

Depuis hier.

JACQUES.

Tant mieux!

THÉRÈSE.

Pourquoi ?

JACQUES.

Parce que nous nous verrons souvent.

L'ABBÉ, à part.

Ah ! mais non.

JACQUES.

Je suis si heureux de me retrouver ici, dans ce presbytère qui a entendu mes premiers éclats de rire et vu couler mes premières larmes.

L'ABBÉ, surpris.

Vos premières larmes?

JACQUES.

Certainement ! — Comment, vous ne vous souvenez pas, l'abbé, des torrents de pleurs que je répandais lorsque vous me donniez ma leçon de grec ou de latin ? (Changeant de ton.) A propos, vous savez qu'on parle de supprimer tout ça de l'enseignement ?

L'ABBÉ, levant les yeux au ciel.

Qu'est-ce qu'on ne supprime pas aujourd'hui?...

JACQUES.

Les impôts. (Regardant autour de lui.) Rien n'est changé : ni la maison, ni le jardin, ni vous, — l'abbé.

L'ABBÉ.

Oh ! oh !

JACQUES.

Ni même toi, Scholastique.

SCHOLASTIQUE, flattée.

Vrai ?

JACQUES.

Vrai. — Tu es toujours aussi laide !

SCHOLASTIQUE, piquée.

Voilà un compliment.....

JACQUES, riant.

Tu me rendras cette justice, que je ne t'en ai jamais fait d'autres.

SCHOLASTIQUE, pincée.

Heureusement que j'ai bon caractère.

JACQUES, vivement.

Scholastique, il ne faut pas mentir. (A Thérèse.) Il n'y a que vous Thér... mademoiselle Thérèse qui soyez changée... Je vous ai laissée... enfant, et je vous retrouve aujourd'hui... grande... et belle.

L'ABBÉ, à part.

Est-il bavard !

JACQUES.

Dire que nous avons joué ensemble ! Vous rappelez-vous nos courses folles à travers les allées de ce jardin, et nos terreurs, lorsque nous approchions de la petite grotte dans laquelle nous croyions qu'il y avait un gros loup ? — Est-ce qu'elle existe toujours ?

THÉRÈSE.

Mais oui.

JACQUES, vivement.

Votre bras alors, et allons la revoir.

L'ABBÉ, le retenant.

Plus tard, Jacques, j'ai à vous parler.

JACQUES, à part.

Aïe !

THÉRÈSE, remontant avec Scholastique.

Nous nous retirons.

JACQUES, vivement.

Je vous reverrai ?

THÉRÈSE, saluant.

Monsieur le comte !

JACQUES, même jeu.

Mademoiselle !

Thérèse et Scholastique sortent par la porte de gauche.

SCÈNE VIII

L'ABBÉ, JACQUES.

JACQUES, regardant la porte par laquelle vient de sortir Thérèse.

Savez-vous, l'abbé, que votre filleule est charmante !

L'ABBÉ, distraitement.

Oui, elle n'est pas mal.

JACQUES, avec enthousiasme.

Pas mal !... Dites donc qu'elle est idéalement jolie, divine, adorable !... Elle a des yeux, un nez, une bouche !...

L'ABBÉ.

Comme tout le monde !

JACQUES, avec conviction.

Non, pas comme tout le monde !

L'ABBÉ, l'interrompant.

Soit ! mais ce n'est pas d'elle qu'il s'agit en ce moment.

JACQUES, à part, remontant un peu vers la gauche.

C'est étrange, comme en la revoyant...

L'ABBÉ.

Voyons, Jacques, m'écoutez-vous?

JACQUES, redescendant vivement.

Oui, oui... de qui s'agit-il ?

L'ABBÉ.

De votre mère.

JACQUES, surpris.

De ma mère?

L'ABBÉ.

Qui, tout à l'heure, à cette même place, me disait ses angoisses à votre sujet.

JACQUES, vivement.

Ses angoisses ?

L'ABBÉ.

Votre mère souffre, Jacques.

JACQUES, inquiet.

Ma mère ?

L'ABBÉ.

Oui, votre avenir l'inquiète.

JACQUES, rassuré.

Traduction libre : elle veut me marier.

L'ABBÉ.

Où est le mal ?

JACQUES.

C'est à moi de vous le demander.

L'ABBÉ, surpris.

Comment ?

JACQUES, souriant.

Evidemment, je saurai où il est le mal, quand vous m'aurez dit où se trouve celle que l'on me destine.

L'ABBÉ.

Ne plaisantez pas.

JACQUES.

Je n'en ai pas envie.

L'ABBÉ.

Celle que votre mère a choisie...

JACQUES, l'interrompant.

A nom : Séverine de Ronsac.

L'ABBÉ, vivement.

Quoi, vous saviez ?...

JACQUES.

Il est des malheurs dont on a le pressentiment.

L'ABBÉ.

Que lui reprochez-vous ?

JACQUES.

D'être au monde.

L'ABBÉ.

Jacques, vous me faites de la peine.

JACQUES.

Eh bien, et vous ?

L'ABBÉ, affectueusement.

Voyons, mon enfant, réfléchissez... Mademoiselle de Ronsac est un fort beau parti.

JACQUES

De grâce, retirez le qualificatif.

L'ABBÉ.

La beauté est une chose qui passe.

JACQUES.

C'est pourquoi il faut l'arrêter au passage.

L'ABBÉ.

J'avoue qu'elle n'est pas jolie.

JACQUES.

Je ne vous y force pas.

L'ABBÉ.

Mais elle a des qualités...

JACQUES, vivement.

Que je vous dispense d'énumérer.

L'ABBÉ.

Bref, vous refusez de m'entendre ?

JACQUES, remontant vers la gauche.

Non, je refuse de me marier.

L'ABBÉ, le ramenant.

Il faut pourtant faire une fin.

JACQUES.

Attendez !... Je commence !

L'ABBÉ, très sérieusement.

Voyons, Jacques, cessons ce badinage... Votre mère, je vous l'ai dit, souffre et s'inquiète; eh bien, pour elle, que vous aimez...

JACQUES, l'interrompant.

Que j'adore !

L'ABBÉ.

Mettez un instant de côté vos préventions contre mademoiselle Séverine et allez rejoindre madame de Rigny au château de Ronsac où elle vous attend... Qui sait, si en présence de cette jeune fille que vous n'avez

pas vue depuis quatre ans, les idées que vous avez sur elle ne changeront pas. (Prenant le bras de Jacques qui regarde vers la gauche.) Qui sait même, si celle que vous accablez depuis un quart d'heure de vos sarcasmes, ne vous semblera pas digne, sinon d'amour, du moins d'estime et d'affection. Je connais beaucoup mademoiselle de Ronsac, Jacques, et je puis vous assurer qu'il est peu d'âmes aussi pures et aussi élevées que la sienne, peu de cœurs aussi sensibles et aussi généreux que le sien. (Prenant le bras de Jacques qui regarde vers la gauche.) Savez-vous comment on l'appelle dans le pays ? — La bonne demoiselle. (Jacques sourit.) Vous souriez et pourtant je vous affirme, mon ami, qu'on ne mérite pas comme on veut ces titres-là, et que celle qui a su s'en rendre digne est digne aussi qu'un honnête homme comme vous fasse d'elle la compagne de sa vie.

JACQUES, après un temps.

Vous voulez que j'aille à Ronsac ?

L'ABBÉ.

Je vous en prie.

JACQUES, résolument.

Soit, j'irai.

L'ABBÉ, gaîment.

A la bonne heure !

JACQUES.

Pour vous faire plaisir.

L'ABBÉ.

Et contenter votre mère.

JACQUES, remontant la scène.

Rien de plus, car...

L'ABBÉ, le poussant vers le fond.

Allez toujours ! (A Jacques qui regarde vers la gauche.) Eh bien ?

JACQUES, vivement.

Au revoir !

L'ABBÉ.

Au revoir !

Jacques sort par le fond.

SCÈNE IX

L'ABBÉ, puis THÉRÈSE, puis SCHOLASTIQUE.

L'ABBÉ, seul.

J'ai fait ce que j'ai pu..... Maintenant, à Dieu et à madame la comtesse de faire le reste.

THÉRÈSE, à la porte de gauche.

Vous êtes seul ?

L'ABBÉ.

Oui, fillette, entre et reprenons la conversation que nous avions ensemble au moment où madame de Rigny est arrivée.

THÉRÈSE.

Volontiers. (Interrompant l'abbé au moment où il va parler.) Dites-moi, parrain, la famille de Ronsac habite toujours le pays?

L'ABBÉ.

Toujours.

THÉRÈSE.

Et... mademoiselle Séverine, est-elle mariée ?

L'ABBÉ, feuilletant un livre.

Pas encore, mais j'espère qu'elle le sera bientôt.

THÉRÈSE, avec un sourire contraint.

Ah ?... Et... sait-on avec qui ?

L'ABBÉ.

Tu n'en diras rien ?

THÉRÈSE.

Je vous le promets.

L'ABBÉ.

Avec Jacques de Rigny.

THÉRÈSE, chancelant.

Ah?... Jacques... (Se reprenant.) Monsieur de Rigny aime mademoiselle de Ronsac ?

L'ABBÉ, d'un air de doute.

Il l'aime ! (Changeant de ton.) Il l'estime, — c'est déjà quelque chose.

THÉRÈSE, avec un trouble croissant.

Oui, c'est beaucoup.

L'ABBÉ.

Ce n'est pas assez.

THÉRÈSE, même jeu.

Non, ce n'est pas assez.

L'ABBÉ.

Enfin, il est en ce moment près d'elle, et j'espère que...

THÉRÈSE, d'une voix étranglée.

J'en serai bien heureuse... pour elle... et pour lui.

L'ABBÉ, la regardant.

Comme tu dis cela ?

THÉRÈSE, soutenant son regard.

Comment voulez-vous que je le dise ?

L'ABBÉ, après un temps.

Voyons, c'est assez parler des autres ; maintenant, parlons un peu de toi.

THÉRÈSE, surprise.

De moi ?

L'ABBÉ.

Oui, de toi et de ton avenir.

THÉRÈSE, tristement.

Mon avenir !

L'ABBÉ.

Toute jeune fille a sa chimère...

THÉRÈSE, à part.

Oui, sa chimère !

L'ABBÉ, continuant.

Son idéal et son rêve. — Voyons, quel est ton rêve à toi ?

THÉRÈSE, simplement.

Retourner au couvent...

L'ABBÉ, avec une surprise croissante.

Au couvent ?

THÉRÈSE, continuant.

Prendre le voile....

L'ABBÉ.

Le voile ?

THÉRÈSE, même jeu.

Et me consacrer à Dieu !

L'ABBÉ, très agité.

Thérèse, que dis-tu là ?

THÉRÈSE.

Je vous dis quel est mon rêve !

L'ABBÉ.

Non, c'est impossible ! Il est impossible, mon enfant, que ta jeunesse, ta grâce, ton sourire, ta beauté, tous

ces dons enfin que Dieu t'a prodigués, tu songes à les ensevelir à tout jamais dans un cloître!

THÉRÈSE, doucement.

Est-ce bien un prêtre qui me parle en ce moment?

L'ABBÉ.

Eh bien, non, Thérèse, ce n'est pas un prêtre, c'est un ami, c'est un père, qui t'implore et te conjure de réfléchir et de revenir sur ta décision.

THÉRÈSE.

Elle est irrévocable.

L'ABBÉ, vivement.

Ne parle pas ainsi et écoute-moi, mon enfant... Si ton pauvre petit cœur a reçu quelque blessure, dis-le moi, et ma main paternelle pansera la plaie dont tu souffres, si doucement que tu guériras, je te le promets, tu guériras.

THÉRÈSE.

Jamais!

L'ABBÉ, d'une voix suppliante.

Thérèse!

THÉRÈSE, résolument.

Jamais!

SCHOLASTIQUE, au fond et apportant le chapeau et la canne de l'abbé.

Monsieur le curé, on vous envoie chercher pour la mère Mathurin qui va mourir.

L'ABBÉ, vivement.

J'y vais. (Scholastique disparaît.) Je te laisse, mon enfant, car tu le vois, le devoir m'appelle. — Je serai de retour aussitôt que je pourrai... En attendant, songe à ce que tu viens de me dire, songe à la peine que tu vas me faire et... réfléchis, réfléchis bien. (Fébrilement.) A tout à l'heure, Thérèse, à tout à l'heure!

Il sort vivement par le fond.

SCÈNE X

THÉRÈSE, seule; puis JACQUES.

THÉRÈSE, seule.

Toute jeune fille a sa chimère... (Secouant la tête.) Allons, il n'y faut plus penser. (Elle va s'asseoir devant l'harmonium, joue dans un mouvement très vif les première mesures du « Magnificat », puis s'arrête.) N'y plus penser! — Le pourrai-je jamais? (Jacques paraît au fond et Thérèse sans le voir, rejoue quatre ou cinq mesures du « Magnificat, » puis s'arrête.) Son rêve et son idéal! (Après un nouveau temps, elle joue dans un mouvement très lent les premières mesures du « Parce Domine, » puis s'arrête, et, laissant tomber sa tête sur le clavier, éclate en sanglots.) Mon Dieu, mon Dieu, mon Dieu!!

JACQUES, entrant vivement.

Vous pleurez?

THÉRÈSE, se levant vivement et s'essuyant les yeux.

Monsieur de Rigny!

JACQUES, s'approchant d'elle.

Pourquoi?

THÉRÈSE, troublée.

Ce n'est rien, je vous assure, c'est... C'est cette musique, qui... Mais c'est fini, — je ris, voyez.

Elle sourit.

JACQUES.

A la bonne heure!

THÉRÈSE.

Je vous croyais au château de...

JACQUES.

De Ronsac? — Je suis allé, jusqu'à l'entrée du parc,

mais arrivé là, outre que je me suis rappelé que j'étais en tenue de cheval et ne pouvais décemment me présenter, j'ai aperçu de loin, se promenant avec sa mère et la mienne sur la pelouse du château, mademoiselle Séverine, et dame... je cours encore !

THÉRÈSE.

Est-ce donc mademoiselle Séverine.....

JACQUES, l'interrompant.

Qui m'a mis en fuite ? — Absolument.

THÉRÈSE, avec une satisfaction mal contenue.

Elle est laide, n'est-ce pas ?

JACQUES, levant les bras au ciel.

Ah !

THÉRÈSE.

Tant que ça?

JACQUES.

Plus que ça.... Figurez-vous qu'on voulait me la faire épouser, et, ma foi, après le discours que votre cher parrain n'avait fait tout à l'heure sur son compte, j'étais résolu à tout tenter pour l'aimer et même l'adorer !..... Mais, dans le trajet du presbytère à Ronsac, il m'est arrivé une chose étrange, extraordinaire... Parmi les églantiers qui bordaient et fleurissaient le chemin, une image s'est dressée tout à coup, charmante et radieuse, l'image d'une jeune fille... que je ne reconnus pas tout d'abord. — Je me souvenais bien de l'avoir vue quelque part, mais où, je ne l'aurais su dire. Je fermai les yeux et j'essayai de chasser cette vision, lorsque soudain, elle m'apparut plus nette et plus précise.... Mais ce n'était plus une jeune fille que j'avais devant moi, c'était une enfant mignonne et frêle comme une fleur d'avril.... Un autre enfant était à ses côtés, — un petit blond, — oh ! celui-là, je le reconnus tout de suite, — c'était moi ! Tous deux jouaient dans un grand jardin. (Montrant le fond.) Un jardin comme celui-ci, tenez, et, non loin d'eux,

assis sous une tonnelle, un vieux prêtre lisait son bréviaire.... Alors, je me souvins, je reconnus le prêtre et reconnus la jeune fille, et, tournant brusquement le dos au château de Ronsac et à mademoiselle Séverine, je revins sur mes pas au triple galop de mon cheval. Et, à mesure que j'approchais, je sentais mon cœur battre plus fort; pourtant, je ne savais pas bien encore pourquoi je revenais, — non, je ne le savais pas. Ce n'est qu'en entrant ici, ce n'est qu'en revoyant là, devant mes yeux, celle qui venait de m'apparaître comme dans un rêve, que la lumière s'est faite en moi et que j'ai compris, Thérèse, que l'affection toute fraternelle que je vous portais autrefois, avait fait place à un sentiment plus tendre et plus fort.

THÉRÈSE, émue.

Monsieur de Rigny !

JACQUES.

Lorsque je vous ai revue tantôt, Thérèse, et que ma main a serré la vôtre, j'ai éprouvé, — en même temps que de la joie, — comme une grande gêne; — j'étais heureux de vous revoir, et cependant j'étais troublé. — Pourquoi ? — Je n'ai pas osé tout d'abord en chercher la cause..... Elevé avec vous, habitué à vous regarder comme une sœur, j'aurais cru, si, à ce moment-là, j'avais ressenti pour vous autre chose que de l'amitié, — commettre un crime.

THÉRÈSE.

C'est pourtant l'amitié seule qui doit.....

JACQUES, vivement.

Non, Thérèse, ce n'est pas ainsi que nous devons nous aimer, — ce n'est pas ainsi que je vous aime !

THÉRÈSE, à part.

Mon Dieu !

JACQUES.

Thérèse, l'homme a pour vous aujourd'hui autant d'a-

mour que l'enfant avait autrefois d'amitié, et il serait heureux d'unir à jamais sa destinée à la vôtre, heureux de faire de vous sa compagne..... sa femme !

THÉRÈSE, souriant tristement.

Votre femme ?

JACQUES.

Y consentez-vous ? — Répondez, Thérèse.

THÉRÈSE.

Je ne le puis.

JACQUES.

Pourquoi ?

THÉRÈSE.

Une pauvre fille comme moi ne peut être votre femme.

JACQUES.

Ce n'est pas là répondre à ma question.

THÉRÈSE.

Je n'y puis répondre autrement.

JACQUES, surpris.

Vous n'y pouvez répondre autrement ?

THÉRÈSE.

Non.

JACQUES.

Alors, c'est que le sentiment que j'éprouve pour vous, vous ne le partagez pas !

THÉRÈSE.

Monsieur Jacques !

JACQUES, avec dépit.

Que vous ne m'aimez pas !

THÉRÈSE, avec un sourire triste.

Moi !

JACQUES.

Et que les souvenirs que je viens d'évoquer ne touchent ni votre cœur ni votre âme !

THÉRÈSE.

De grâce, épargnez-moi !

JACQUES, tristement.

Ou bien c'est que vous avez déjà engagé votre foi et donné votre amour à un autre !

THÉRÈSE.

A un autre ?

JACQUES.

Eh ! oui, à un autre !

THÉRÈSE, vivement.

C'est faux, je...

JACQUES, l'interrogeant du regard.

Thérèse ?....

THÉRÈSE, simplement.

Je vous ai gardé mon cœur.

JACQUES, avec joie et lui prenant les mains.

Thérèse ! !

SCÈNE XI

LES MÊMES, L'ABBÉ.

L'ABBÉ, à Jacques.

Comment ?... Déjà de retour ?

JACQUES, gaîment.

Oui, de retour, et porteur d'une bonne nouvelle!

L'ABBÉ.

Vraiment?

JACQUES.

D'une nouvelle qui va bien vous surprendre, allez!

L'ABBÉ.

Voyons.

JACQUES.

Vos paroles de tantôt, l'abbé, ont fait grande impression sur moi.

L'ABBÉ.

Tant mieux, cher enfant!

JACQUES.

Je me marie!

L'ABBÉ, avec joie.

Eh bien, à la bonne heure!

JACQUES, prenant la main de Thérèse.

Oui, je me marie... et je vous présente ma fiancée.

L'ABBÉ, reculant.

Hein ?

THÉRÈSE, se jetant dans ses bras.

Ah! parrain!

L'ABBÉ, abasourdi.

Votre fiancée... Thérèse!

JACQUES.

Vous ne direz pas que je n'ai pas suivi vos conseils!

L'ABBÉ, sans l'entendre.

Thérèse qui tout à l'heure me parlait de retourner au couvent et d'y prendre le voile!

THÉRÈSE, jouant l'étonnement.

Moi, parrain?

JACQUES, doucement.

Voyons, l'abbé, remettez-vous !

L'ABBÉ, encore un peu étourdi.

Oui, oui ! (Vivement.) Et madame la comtesse, mes enfants, madame la comtesse ?

JACQUES.

Eh bien ?

L'ABBÉ.

Quand elle apprendra... quand elle saura...

JACQUES.

Elle le saura bientôt, car la voici qui traverse le jardin ! — Nous vous laissons avec elle ! (A Thérèse.) Venez, Thérèse, venez !

Jacques et Thérèse sortent vivement par la porte de gauche.

L'ABBÉ, voulant les retenir.

Attendez, mes enfants, je... Sainte Vierge !... Ils me laissent seul ! (Au comble de l'agitation.) Ah ! mon Dieu, mon Dieu, mon Dieu !

SCÈNE XII

L'ABBÉ, LA COMTESSE.

LA COMTESSE, au fond.

Eh bien, l'abbé, — mon fils ?

L'ABBÉ, embarrassé.

Il est toujours ici, madame la comtesse.

LA COMTESSE, descendant en scène.

Lui avez-vous parlé ?

L'ABBÉ.

Je lui ai parlé.

LA COMTESSE.

Sans succès, n'est-ce pas ?

L'ABBÉ, hésitant.

Avec... un demi-succès.

LA COMTESSE.

C'est-à-dire ?...

L'ABBÉ.

C'est-à-dire que votre fils consent bien à se marier...

LA COMTESSE.

Mais...

L'ABBÉ.

Mais avec une autre... que mademoiselle de Ronsac.

LA COMTESSE.

Et cette autre ?...

L'ABBÉ, hésitant de plus en plus.

Cette autre... (A part.) Comme il fait donc chaud! (Haut.) Avant de vous la nommer, permettez-moi, madame la comtesse, d'achever l'histoire que j'ai commencée tantôt.

LA COMTESSE.

Quelle histoire ?

L'ABBÉ.

L'histoire de celle dont la perte m'a coûté tant de larmes.

LA COMTESSE.

Quel rapport ?

L'ABBÉ.

Vous allez voir... Comme je vous l'ai dit, je suis entré au séminaire le jour même de son mariage, et il y avait dix ans que je n'avais entendu parler d'elle, lorsqu'un jour, elle m'écrivit qu'elle se sentait mourir et voulait me voir une dernière fois. Je partis aussitôt

pour Paris. Quand j'entrai dans la chambre qu'elle habitait, c'est à peine si je pus la reconnaître, la pauvre créature! Elle me sourit doucement et brièvement me dit son martyre : Ses parents morts et sa fortune dissipée par un mari tué en duel, le jour même où elle mettait au monde un pauvre petit être qui dormait à ses côtés, et dont elle avait voulu me confier l'existence avant de rendre son âme à Dieu.

LA COMTESSE.

Et... cet enfant ?

L'ABBÉ.

Cette enfant, madame, c'est Thérèse, Thérèse Beaumont de Brinville, ma filleule, celle que votre fils a distinguée entre toutes.

LA COMTESSE.

Comment, c'est votre filleule que mon fils veut épouser ?

L'ABBÉ.

Oui... Son nom que, jusqu'ici je lui ai laissé ignorer, ne voulant pas qu'il fût jamais un obstacle à son bonheur, n'est pas, vous le voyez, indigne de figurer à côté du vôtre... Quant à la fortune, dame...

LA COMTESSE, l'interrompant.

Vous avez bien dit, Beaumont de...

L'ABBÉ, continuant.

De Brinville. — Oui, madame.

LA COMTESSE.

Mais les de Brinville sont un peu nos cousins !

L'ABBÉ, avec joie.

Vraiment ?

LA COMTESSE.

Oh ! très éloignés.

L'ABBÉ, désappointé.

Ah ?... Tant que cela ?

LA COMTESSE.

Quel âge a-t-elle ?

L'ABBÉ.

Thérèse ?

LA COMTESSE.

Oui.

L'ABBÉ.

Dix-huit ans.

LA COMTESSE, rêveuse.

Dix-huit ans ! — Certes on ne peut nier qu'elle soit charmante.

L'ABBÉ, vivement.

On ne peut pas, — non.

LA COMTESSE.

Pourtant, mademoiselle de Ronsac...

L'ABBÉ, timidement.

C'est un autre genre.

LA COMTESSE.

Vous savez que son père vient de se rendre acquéreur de la ferme des Roseraies et de ses dépendances ?

L'ABBÉ.

Je le sais.

LA COMTESSE.

L'avez-vous dit à Jacques ?

L'ABBÉ.

Non. — Je ne crois pas d'ailleurs que cela l'aurait beaucoup intéressé !

LA COMTESSE.

C'est vrai. (Changeant de ton.) Votre filleule sait-elle qu'elle est aimée de mon fils ?

L'ABBÉ.

C'est elle qui l'a su la première.

LA COMTESSE.

Et, naturellement, elle l'aime aussi?

L'ABBÉ.

Dame !... C'est bien le moins.

LA COMTESSE, après un temps.

Mais quand et comment cet amour est-il né?

L'ABBÉ.

Je l'ignore... Tout ce que je sais, c'est qu'il est né et ne demande qu'à vivre.

LA COMTESSE.

Ah ! je suis bien embarrassée.

L'ABBÉ, timidement.

Si je l'osais, je dirais à madame la comtesse qu'il n'y a pas de quoi.

LA COMTESSE, vivement.

Je voudrais bien vous voir à ma place.

L'ABBÉ, doucement.

Je voudrais bien y être aussi.

LA COMTESSE, ironiquement.

Oh ! vous, — vous les marieriez tout de suite.

L'ABBÉ.

Tout de suite, oui, et je suis sûr que je ferais une bonne action et que ces chers enfants n'auraient pas assez de toute leur vie pour m'aimer et me bénir. — Et c'est bien doux, allez, d'être aimé et béni par ces monstres-là. — Je vous demande bien pardon d'insister ainsi, mais je les aime tant les chers petits, que la seule pensée de les voir malheureux me rend profondément malheureux moi-même et que... et que... (Un peu suffoqué.) Je vous demande bien pardon, madame la comtesse, je vous demande bien pardon.

LA COMTESSE, après un temps.

Faites venir votre filleule.

L'ABBÉ, très troublé.

Ma filleule ?

LA COMTESSE.

Oui.

L'ABBÉ, hésitant.

Vous voulez que...

LA COMTESSE, souriant.

Mais dépêchez-vous donc !

L'ABBÉ, anxieux.

Consentiriez-vous ?...

LA COMTESSE.

Le moyen de faire autrement ?

L'ABBÉ, vivement.

Il n'y en a pas.

LA COMTESSE.

Alors... faites ce que je vous dis.

L'ABBÉ, enthousiasmé.

Ah ! madame, vous êtes un ange du paradis ! (Allant à la porte de gauche et appelant.) Jacques ! Thérèse !!

SCÈNE XIII

LES MÊMES, JACQUES, THÉRÈSE, puis SCHOLASTIQUE.

THÉRÈSE, entrant.

Mon parrain ?...

L'ABBÉ, à Thérèse.

Madame la comtesse a quelque chose à te dire.

THÉRÈSE, timidement.

A moi, madame ?

L'ABBÉ, bas à Jacques, en se frottant les mains.

Espoir !

LA COMTESSE, à Thérèse.

Oui, mon enfant... Une question à vous poser... Votre parrain vient de me dire que vous aimiez mon fils...

JACQUES, vivement.

C'est vrai, maman !

LA COMTESSE, sévèrement.

Ce n'est pas vous que j'interroge, Jacques.

THÉRÈSE, baissant les yeux.

Je n'aurais pas répondu autre chose, madame.

L'ABBÉ.

Vous les entendez, madame la comtesse, vous les entendez !

LA COMTESSE.

Oui, mon cher abbé, et je vois que nous n'avons plus l'un et l'autre qu'à leur donner notre bénédiction.

L'ABBÉ, vivement.

Avec plaisir, madame la comtesse, avec plaisir !

JACQUES, avec émotion.

Ma mère, vous êtes la plus sainte et la plus adorable des mères !

LA COMTESSE, souriant.

Depuis quand, Jacques ?

SCHOLASTIQUE, au fond.

Monsieur le curé, on vous attend au confessionnal.

L'ABBÉ, vivement.

Tout de suite.

JACQUES.

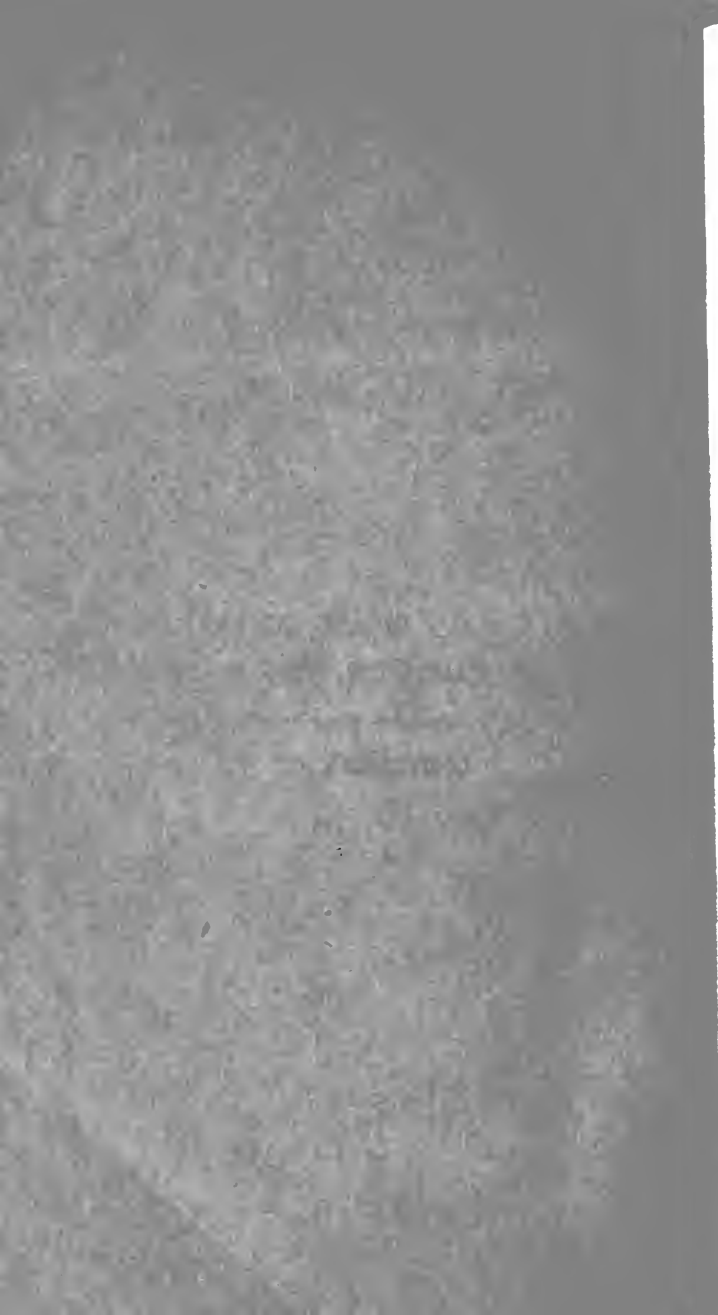
Vous nous quittez ?

L'ABBÉ, gaîment.

Maintenant, mes enfants, que j'ai arrangé vos affaires, je me dois à celles du Bon Dieu !

FIN

Imprimerie générale de Châtillon-sur-Seine. — M. PEPIN.



PQ
2269
G5A7

Grenet-Dancourt, Ernest
L'abbé Vincent

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY